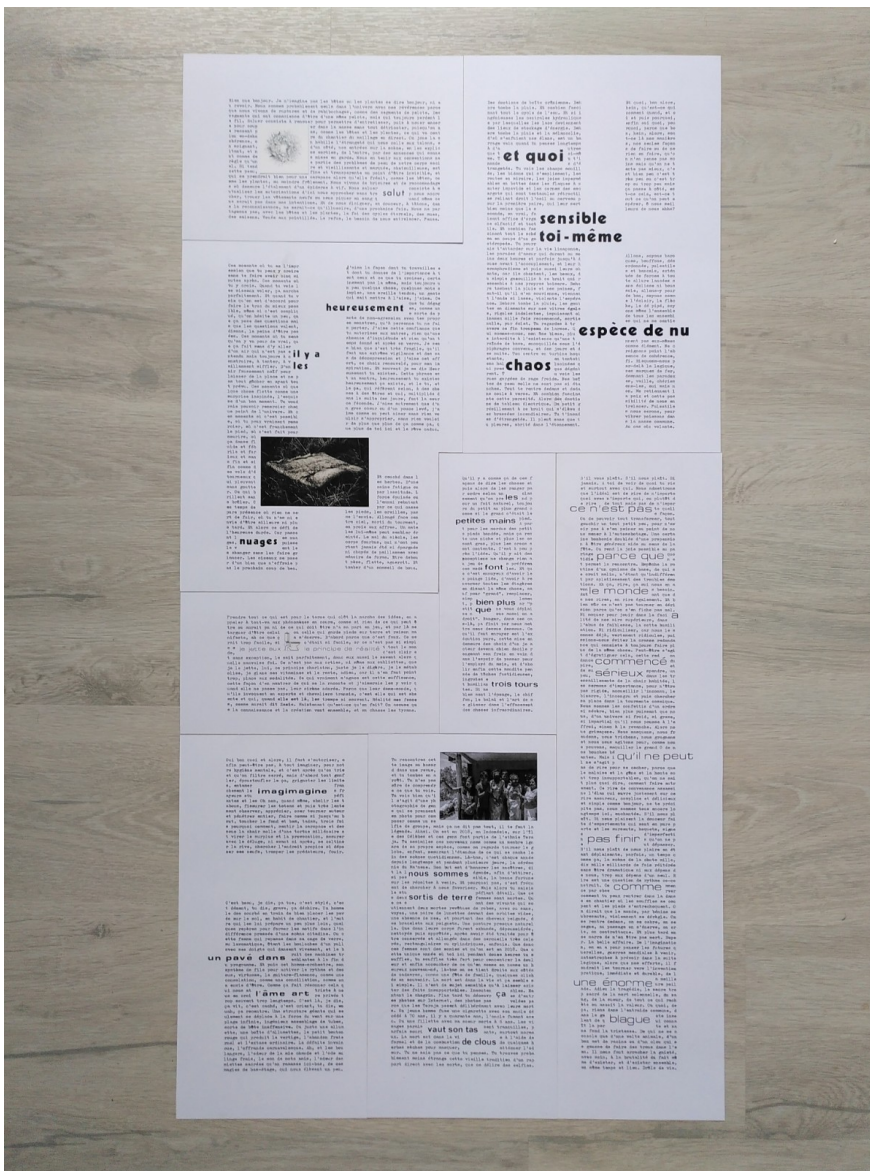


S'informer



48 x 90 cm

images trouvées (Shunshun, carte postale gratuite, revue Histoire mai 2020)

Marion Renaud | janvier-février 2021

salut

Rien que bonjour. Je n'imagine pas les bêtes ou les plantes se dire bonjour, ni au revoir. Nous sommes probablement seuls dans l'univers avec nos révérences parce que nous vivons de ruptures et de rabibochages, comme des segments de pelote. Des segments qui ont conscience d'être d'une même pelote, mais qui toujours perdent le fil. Saluer consiste à renouer pour permettre d'entretisser, puis à nouer encore pour couper dans la masse sans tout détricoter, puisqu'on ne ressent pas, comme les bêtes et les plantes, ce qui va continu en-dehors du chantier du maillage en direct. On joue la cohérence, on habille l'étrangeté qui nous colle aux talons, en soignant, d'un côté, nos entrées sur la scène, en les explicitant, et nos sorties, de l'autre, par des annonces qui sonnent comme des mises en garde. Nous en tenir aux conventions ne règle qu'une partie des problèmes de peau de notre corps social. Si tendre et vieillissante et marquée, chatouilleuse, est cette peau, fine et transparente au point d'être invisible, et qui se prendrait bien pour une carapace alors qu'elle frémit, comme les bêtes, comme les plantes, au moindre frôlement. Nous vivons de brisures et de raccommodages où demeure l'étalement d'un épiderme à vif. Nous saluer consiste à mutualiser les autorisations d'ici nous approcher sans trop nous accrocher, trouer les vêtements neufs ou nous piquer au sang quand même ce ne serait pas dans nos intentions. Et de nous éloigner, en douceur, à tâtons, dans la reconnaissance, ne serait-ce qu'illusoire, d'une prochaine fois. Nous ne partageons pas, avec les bêtes et les plantes, la foi des cycles éternels, des mues, des saisons. Voués aux pointillés. Le refus, le besoin de nous entrelacer. Pause.

et quoi sensible toi-même espèce de nu chaos

Des émotions de boîtes crâniennes. Dehors tombe la pluie. Et combien fascinant tout le cycle de l'eau. Et si ingénieuses les centrales hydrauliques par lesquelles les lacs deviennent des lieux de stockage d'énergie. Dehors tombe la pluie et la mélancolie, d'où s'enfuient nos élans, est un barrage vain quand tu penses longtemps à d'autres que toi-même. Tu t'inondes d'étrangetés. Tu vois les champs mouillés, les bidons qui s'emplissent, les routes en miroirs, les joies imperméables en bottes dans les flaques à sauter impavide et les cornes des escargots qui sont tentacules rétractiles reliant droit l'œil au cerveau pour la première paire, qui leur sert bien moins que la seconde, en vrai, faisant office d'organe olfactif et tactile. Et combien fascinant tout le schéma en coupe d'un gastéropode. Tu pourrais t'attarder sur la vie limaçonne, les parades d'amour qui durent au moins deux heures et parfois jusqu'à douze avant l'accouplement, et leur hermaphrodisme et puis aussi leurs chants, car ils chantent, les beaux, du simple gazouillis à ce bruit qui ressemble à nos propres baisers. Dehors tombent la pluie et nos peines, faut-il qu'il m'en souviennne, viennent l'onde si lasse, violente l'espérance.

Dehors tombe la pluie, les gouttes en diamants sur nos vitres égales, rigoles indolentes, impuissant clinamen mille fois recommencé, sortie nulle, pur éclat. Tu regardes à travers ce fin troupeau de larmes. Qui sommes-nous, mon âme bleue, plus interdite à l'existence d'une traînée de bave, encoquillée sous l'épiphragme convenu, et des jours et des nuits. Ton centre en turbine hoquetante, en tentations hallucinées qui presque dégénèrent. Tu vois les rues gorgées de rage froide. Nos boîtes de peau molle ne sont pas si étanches. Tout te rentre dedans et dedans coule à verse. Et combien fascinante cette porosité. Alors des émotions de tableau électrique. Du petit grésillement à ce bruit qui s'élève des brassées incendiaires. Tu t'inondes d'étrangetés. Il pleut sans que tu pleures, abrité dans l'étonnement.

Et quoi, bon alors, hein, qu'est-ce qui comment quand, et où et puis pourquoi, enfin oui quoi, pourquoi, parce que bon, hein, alors, sont-ce là nos manières, nos seules façons de faire ou de ne rien en faire, qu'on n'en pense pas moins mais qu'on ne tente pas mieux, c'est bien peu c'est très peu ou c'est trop ou trop peu mais ça passe à côté, est-ce cela, est-ce tout ce qu'on peut espérer, ô nous meilleurs de nous ahha ?

Allons, soyons baroques, bouffons, désordonnés, pulsatiles et bancals, exténués de forces à toute allure lancées sans échisse ni boussole, allons-y pour de bon, soyons comme l'éclair, la flèche, le dé pipé, soyons même l'ensemble de tous les ensembles qui ne se contiennent pas eux-mêmes comme élément. Ne craignons point l'absence de cohérence, fi. Risquons-nous par-delà la logique, ses marques de fer, damnant les paradoxes, vaille, chérissons-les, oui mais non. Me retiennent la paix et cette possibilité de nous entrelacer. Pulsatiles nous serons, pour vibrer poissons dans la nasse commune. Au cas où : volants.

heureusement il y a les nuages

Ces moments où tu as l'impression que tu peux y croire sans te faire avoir cinq minutes après. Ces moments où tu y crois. Quand tu vois les oiseaux voler, ça marche parfaitement. Et quand tu vois qu'on est d'accord pour faire le truc du mieux possible, même si c'est compliqué, qu'on hésite un peu, que ça pose des questions mais que les questions valent, disons, la peine d'être posées. Ces moments où tu sens qu'on y va pour de vrai, que ça fait sens d'y aller d'un air qui n'est pas entendu mais toujours à construire, à tenter, à vaillamment siffler. d'un air faussement naïf pour laisser de la place et ne pas tout gâcher en ayant tout prévu. Ces moments où quelque chose flotte comme une surprise inopinée, l'esquisse d'un bon moment. Tu voudrais pouvoir remercier chaque point de l'univers. Et ces moments où c'est possible, où tu peux vraiment remercier, où c'est franchement le pied, où c'est fait pour sourire, où ça danse

fluide et fébrile et furieux et sans fin et si fin comme des vols d'étourneaux qui pleuvent sans goutter. Ou qui brillent sans brûler. Ces temps de pure présence où rien ne sert de fuir, où tu n'as ni envie d'être ailleurs ni plus tard. Et alors ce défi de l'heureuse durée. Car passent les nuages, puisse le vent les changer sans les faire grimacer. Les oiseaux se poser d'un bien que n'effraie pas le prochain coup de bec.

J'aime la façon dont tu travailles et dont tu donnes de l'importance à tous ceux et ce que tu croises, certainement pas la même, mais toujours un peu quelque chose, quelques mots simples, une oreille tendue, un geste qui sait mettre à l'aise, j'aime. Ce que tu dégages, comme une sorte de pacte de non-agression avec tes propres monstres, qu'à personne tu ne fais porter. J'aime cette confiance que tu autorises aux autres, rien qu'une absence d'inquiétude, rien qu'un temps donnée et après on verra. Je sens bien que c'est très fragile, qu'il faut une extrême vigilance et des sas de décompression et j'aime cet effort, ce choix renouvelé, pour son inspiration. Et souvent je me dis Heureusement tu existes. Cette phrase est un mantra, heureusement tu existes heureusement ça existe, et le tu, et le ça, qui réfèrent selon, à des choses à des êtres et qui, multipliés dans la suite des jours, font la source féconde. j'aime autrement que d'un gros cœur ou d'un pouce levé, j'aime comme on peut aimer sans rien vouloir s'approprier, sans rien vouloir de plus que plus de ça comme ça, que plus de toi ici et le rêve caduc.

Et couché dans les herbes. D'une saine fatigue ou par lassitude. La force épuisée ou l'ennui rebutant par ce qui casse les pieds, les oreilles, passe l'envie. Allongé face contre ciel, sorti du tourment, en proie aux affres. Un matelas lui-même peut sembler éreinté. Le mal du siècle, les corps fourbus, qui n'ont pourtant jamais été si épargnés ni choyés de paillasses avec mémoire de forme. Être debout pèse, flatte, aguerrit. Et tomber d'un sommeil de boue.

les petites mains font bien plus que trois tours

Qu'il y a comme ça de ces façons de dire les choses et puis alors de les ranger par ordre selon un classement qu'on prend pour un fait naturel, toujours du plus petit au plus grand comme si le grand c'était le pied. À part pour les mordus des petits pieds bandés, mais ça reste une niche et plus les os sont gros, plus les crocs sont contents. C'est à peu près l'idée. Qu'il y ait des exceptions ne change rien au jeu des préférences modèles. Et que c'est ennuyeux d'avoir les poings liés, d'avoir à renverser toutes les étagères en disant la même chose, sans pour « grand », remplacer, simplement, par « petit ne vous déplaie nous aussi on a droit ». Ranger, dans ces cas-là, ça finit par nous mettre sens dessus dessous. Ce qu'il faut enrayer est l'exécution pure, cette mise en demeure des

choix d'un jeu acteur devenu chien docile rongeur son frein en vain dans l'espoir de passer pour l'employé du mois, et d'abolir enfin cette maudite pensée de tâches fastidieuses, ingrates et humiliantes. Si nobles sont l'éponge, le chiffon, le balai et l'art de se glisser dans l'effacement des choses extraordinaires.

je jette aux cabinets le principe de réalité

Prendre tout ce qui est pour le terme qui clôt la marche des idées, en appeler à tout-va aux phénomènes en cours, comme si rien de ce qui peut être ou aurait pu ni de ce qui doit être n'a sa part en jeu, et par là se targuer d'être celui ou celle qui garde pieds sur terre et raison manifeste, ah ce que ça m'énerve. D'abord parce que c'est faux. Ce serait trop facile, si c'était si facile, or ce n'est pas si simple et tout le monde, c'est clair et sans exception, le sait parfaitement, donc eux aussi le savent alors quelle mauvaise foi. Ce n'est pas aux orties, ni même aux oubliettes, que je le jette, lui, ce principe charlatan, juste je le digère, je le métabolise, je glane ses vitamines et le reste, adieu, car il n'en faut point trop, place aux modalités. Ce qui vraiment m'agace est cette suffisance, cette façon d'en montrer de qui se la raconte et j'aimerais les y voir quand elle ne passe pas, leur sirène adoré. Parce que leur dame-monde, qu'ils invoquent en experts et chevaliers transis, c'est elle qui est absente et qui, quand elle est là, les trompe si souvent. Réalité mes fesses, comme aurait dit Zazie. Maintenant qu'est-ce qu'on fait ? On assume que la connaissance et la création vont ensemble, et on chasse les tyrans.

imaginaire un pavé dans l'âme art

Oui bon quoi et alors, il faut s'autoriser, enfin peut-être pas, à tout imaginer, pour notre hygiène mentale, et c'est après qu'on trie et qu'on filtre serré, mais d'abord tout gonfler, époustoufler le ça, grignoter les limites, entamer franchement les frayeurs stupéfiantes et les Oh non, quand même, abolir les tabous, fissurer les totems et puis très lentement observer, apprécier, oser tourner autour et pénétrer entier, faire comme si jusqu'au bout, toucher le fond et bam, tadam, trois fois pourquoi comment, sentir la carapace et dessous la chair molle d'une tortue millénaire et virer le surplus et la provocation, mesurer avec le déluge, ni avant ni après, se coltiner la rive, chercher l'endroit propice où déposer ses œufs, tromper les prédateurs, fouir.

C'est beau, je dis, ça tue, c'est stylé, c'est dément, tu dis, grave, ça déchire. Un homme le dos courbé en train de bien placer les pavés sur le sol, en habit de chantier, et l'autre qui les lui prépare un peu plus loin, quelques repères pour former les motifs dans l'indifférence pressée d'une scène citadine. Ou cette femme qui repasse dans sa cage de

verre, au lavomatique, ôtant les bouloches d'un pull avec ses doigts qui dansent vivement, et le bruit des machines tremblantes à la fin du programme. Et puis cet homme-orchestre, son système de fils pour activer le rythme et dessus, virtuose, la guitare-flamenco, comme une consolation, comme une conciliation, comme on a envie d'être. Comme ça fait résonner cela qui nous attriste à nous en croire privés trop souvent trop longtemps. C'est là, je dis, ça vit, c'est caché, c'est criant, tu dis, wouah, ça recentre. Une structure géante qui seulement se déplace à la force du vent sur une plage infinie, ingénieux assemblage de tubes, sorte de bête inoffensive. Ou juste une allumette, une boîte d'allumettes, le petit bouton rouge qui produit le vertige, l'abandon fraternel et l'extase ordinaire. La défaite invaincue, l'offrande carnavalesque. Ah, et les boulangers, l'odeur de la mie chaude et l'ode au linge frais, le son des mots amis, l'odeur des miettes sacrées qu'on ramasse ici-bas, de ces magies de bas-étage, qui nous élèvent un peu.

nous sommes sortis de terre ça vaut son tas de clous

Tu rencontres cette image au hasard dans une revue, et tu tombes en arrêt. Tu n'es pas sûre de comprendre ce que tu vois. Tu vois bien qu'il s'agit d'une photographie de gens qui se prennent en photo pour composer comme un selfie de groupe, mais ça ne dit pas tout, il te faut la légende. Ainsi. On est en 2018, en Indonésie, sur l'île des Célèbes et ces gens font partie de l'ethnie Toraja. Tu assimiles ces nouveaux noms comme un membre ignare de sa propre espèce, comme on regarde tourner le globe, enfant, mesurant l'étendue de ce qui se cache loin des scènes quotidiennes. Là-bas, c'est chaque année depuis longtemps et pendant plusieurs jours, la cérémonie du Ma'nene. Son but est d'honorer les ancêtres, dit la légende, afin d'attirer, si possible, la bonne fortune sur les récoltes à venir. Et pourquoi pas, c'est fréquent de chercher à nous favoriser. Mais alors tu saisis le stupéfiant détail. Que ces deux femmes sont mortes. Que ce sont des vivants qui soutiennent deux mortes revêtues de robes, avec ou sans, voyez, une paire de lunettes devant des orbites vides, une absence de nez, et pourtant des cheveux peignés, des bracelets aux poignets. Une posture presque naturelle. Que donc leurs corps furent exhumés, dépoussiérés, nettoyés puis apprêtés, après avoir été traités pour être conservés et allongés dans des cercueils très colorés, rectangulaires ou cylindriques, enfouis. Que donc ces femmes sont des momies et qu'on est en 2018. Que cette unique année où toi ici pendant douze heures tu souffles, tu souffles très fort pour concentrer la douleur et enfin accoucher de ce qu'en somme on nomme un heureux nouveau-né, là-bas on se tient droits aux côtés de cadavres, comme une fête de famille, quelques clichés en souvenir. La mort est dans la vie et ça semble si simple. Il n'est de sujet sensible qu'à laisser exister des faits insupportables. Insoutenables. Hantant le chagrin. Plus tard tu découvres d'autres photos sur Internet, des photos pas volées parce


que les Toraja posent délibérément avec leurs morts. Un jeune homme fume une cigarette avec son oncle décédé à 70 ans, il y a quarante ans, l'oncle fumant avec. Ou une fillette avec sa sœur morte à 6 ans. Les visages paraissent tranquilles, parfois souriants, surtout normaux. La mort est dans la vie à l'aide de formol et de la combustion de quelques herbes sèches pour masquer, atténuer l'odeur. Tu ne sais pas ce que tu penses. Tu trouves probablement moins étrange cette vieille tradition d'un rapport direct avec les morts, que ce délire des selfies.

ce n'est pas parce que le monde a commencé sérieux qu'il ne peut pas finir comme une énorme blague

S'il vous plaît. S'il nous plaît. Si jamais. À toi de voir de quoi tu ris et surtout avec qui. Nous admettons que l'idéal est de rire de n'importe quoi avec n'importe qui, ou plutôt de rire de tout mais pas de n'importe quelle façon. Ou de pouvoir tout transformer, tout gauchir un tout petit peu, pour n'avoir pas à s'en peiner au point de nous mener à l'autosabotage. Une certaine bonhomie doublée d'une propension à être généreux aide au sens de la fête. Ou rend la joie possible au partage quotidien et permet la rencontre. Empêche la routine d'un cynisme de base, de qui se croit malin, n'étant qu'indifférent par aplatissement des troubles émotions. Ah ça, rire, ça oui, nous en avons besoin. Autant que de nos rires, en rire également. Et bien sûr ce n'est pas tourner en dérision parce qu'on s'en fiche pas mal. Ni moquer pour jouir dans la facilité de nos airs supérieurs, dans l'abus de faiblesse, la sottise humiliation. Ni ridiculiser, car nous le sommes déjà, vertement ridicules, puissions-nous éviter la crasse redondance qui consiste à toujours faire plus de la même chose. Peut-être s'agit d'égratigner cela, cette redondance du pire, et de suspendre, un peu, dans les tressaillements de la chair habitée, les sermons d'importance, pour n'être pas rigide, accueillir l'inconnu, le bizarre, l'incongru et puis chercher sa place dans la tourmente cosmique. Nous sommes les confettis d'un ordre si sévère, bien plus puissant que nous, d'un univers si froid, si grave, si impartial qu'il nous pousse à l'effroi, sinon à la revanche. Alors nous grimaçons. Nous masquons, nous fraudons, nous trichons, nous grognons et nous nous agitons pour, comme nous pouvons, maquiller le grand O de nos bouches béantes. Mais il ne s'agit pas de rire pour se cacher, parce que le malaise et la gêne et la honte sont trop insupportables, qu'on ne sait plus quoi dire, comment faire autrement. Ce rire de convenance assassine l'élan qui ouvre justement sur ce rire amoureux, complice et délicieux et simple comme bonjour, ne te précipite pas, nous sommes tous encore longtemps ici, enchantée. S'il nous plaît. Si nous plaisent la douceur faite d'emportements qui sont en pure perte et les sursauts, hoquets, signes d'imperfection qu'on ne peut dépasser. S'il nous plaît de nous plaire en étant déplaisants, parfois, un temps comme ça, la scène de la chute mille, dix mille milliards de fois réitérée sans être

dramatique ni aux dépens de nous, trop aux dépens d'un seul. Rire est une question de rythme co-construit. Commence par observer comment tu peux rentrer dans la danse en chantier où les souffles se coupent et les pieds s'entrechoquent. On dirait que le monde, par bénins soubresauts, violemment se dérègle. On se rentre dedans, on se cabre, on se cogne, au passage on s'énerve, on crie, on contrattaque. Et plus tard on se marre de n'être pas mort. Super. La belle affaire. De l'imagination, on en a pour penser les futures querelles, guerres mondiales à venir, catastrophes à prévoir dans la suite logique, alors que nos efforts, il faudrait les tourner vers l'invention pratique, immédiate et durable, de la meilleure poilade. Adieu la tragédie, le sacre trop sacré de la mort solennelle, du sang, de la sueur, de tout ce qui rachète ou assoit la valeur. Ou quoi, de ça, rions dans l'entraide commune, dans le geste insolent de qui connaît la perte et sans fond la tristesse. De qui ne se console que d'une volte animale, d'un bon mot de racine ou d'un clou qui se gausse de faire des trous dans l'eau. Il nous faut arracher les gaieté, avec soin, à la brutalité du fait même d'exister, et d'exister ensemble, en même temps et lieu. Drôle de vie.

Rien que bonjour. Je n'imagine pas les bêtes ou les plantes se dire bonjour, ni à un revoir. Nous sommes probablement seuls dans l'univers avec nos révérences parce que nous vivons de ruptures et de rabibochages, comme des segments de pelote. Des segments qui ont conscience d'être d'une même pelote, mais qui toujours perdent le fil. Saluer consiste à renouer pour permettre d'entretisser, puis à nouer encore pour coup



er dans la masse sans tout détricoter, puisqu'on n'as, comme les bêtes et les plantes, ce qui va contre les du chantier du maillage en direct. On joue la comédie habille l'étrangeté qui nous colle aux talons, et d'un côté, nos entrées sur la scène, en les explicitos sorties, de l'autre, par des annonces qui sonnent mises en garde. Nous en tenons aux conventions ne nous e partie des problèmes de peau de notre corps sociale et vieillissante et marquée, chatouilleuse, est fine et transparente au point d'être invisible, et qui se prendrait bien pour une carapace alors qu'elle frémit, comme les bêtes, comme les plantes, au moindre frôlement. Nous vivons de brisures et de raccommodages où demeure l'étalement d'un épiderme à vif. Nous saluer consiste à mutualiser les autorisations d'ici nous approcher sans trop salut p nous accrocher, trouver les vêtements neufs ou nous piquer au sang quand même ce ne serait pas dans nos intentions. Et de nous éloigner, en douceur, à tâtons, dans la reconnaissance, ne serait-ce qu'illusoire, d'une prochaine fois. Nous ne partageons pas, avec les bêtes et les plantes, la foi des cycles éternels, des mues, des saisons. Voués aux pointillés. Le refus, le besoin de nous entrelacer. Pause.